

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Elle venait d'apercevoir William, son William, assis avec une autre dans le train.

Alors, la douleur se réveilla. Cette douleur qu'elle essayait d'enfouir en elle, en se répétant sans cesse que puisqu'elle ne savait pas, elle ne devait pas croire... Ni penser...

Mais William, ici, avec cette autre femme... N'était-ce pas la preuve que...

Philomène était arrivée cinq jours auparavant, de Brest, par le train du matin.

C'était l'été, il faisait beau, déjà, malgré l'heure matinale. Philomène avait revêtu un chemisier de coton léger, aux courtes manches, et un short qui laissait voir ses longues jambes encore peu hâlées. Posé un large chapeau de paille cerclé d'un ruban rouge sur ses cheveux courts et châains. Elle n'avait pas encore pris le temps de profiter du soleil, du farniente !

La jeune institutrice avait rendez-vous avec ses quatre amies de jeunesse ; la vie, les occupations de chacune ne leur permettaient pas de se voir si souvent, toutes ensemble : elle, Margot, Julie, Jacqueline et Mauricette. C'est à Plobannalec-Lesconil qu'elles avaient décidé de se retrouver, parce que c'est là que Julie vivait, et qu'elle ne pouvait pas s'absenter. Le mari de Julie y était pêcheur, et il avait besoin de sa femme pour s'occuper du retour de pêche ; pas de répit pour la femme de pêcheur !

Toutefois, c'était l'année de leurs 30 ans, elles avaient décidé de s'offrir une semaine de pause dans leurs vies.

Elle avait retrouvé ses amies dans un camping. Elles avaient été tellement heureuses de se retrouver !

Julie serait là en pointillés, lorsque le débarquement du fileyeur ne l'appellerait pas ; Margot, fleuriste à Quimper avait posé une semaine de vacances ; Jacqueline, la presque-locale, avait fermé son café, elle qui ne prenait jamais de vacances ; Mauricette était descendue de Brest, et s'offrait une respiration, dans ses études à rallonge ; elle terminait sa dernière année de médecine...

Durant les premiers jours, elles se promenèrent au soleil, passaient du temps sur la plage ; elles prenaient des bains de mer et peaufinaient leur bronzage.

Lors de leurs promenades en bord de mer, elles empruntaient souvent le GR 34 qui leur offrait des paysages à couper le souffle, devant lesquels elles demeuraient, contemplatives... Elles étaient passées devant la Croix des Amoureux. C'est là que Margot leur dit :

- Figurez-vous qu'avec mon fiancé, c'est là qu'on a fait un serment. Oh, c'est vrai que j'avais fait en sorte de l'amener là, un soir, au clair de lune... Mais nous nous sommes promis ici qu'on ne se quitterait pas, et de s'aimer toujours...

Mauricette, en entendant Margot, eut un petit rire.

Margot, qui avait laissé ses yeux errer sur l'horizon regarda Mauricette.

- Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-elle. Et l'on sentait dans sa voix, même si celle-ci était la douceur incarnée, une pointe d'incompréhension et de contrariété.

- oh, pour rien, pour rien, répondit Mauricette.

Elle avait haussé les épaules et avait dirigé ses espadrilles sur le sentier en direction du village.

Elles n'y pensèrent plus.

Le soir, elles avaient prévu un feu de camp, non loin du camping. Une fois la nuit tombée, alors que les étoiles constellaient le plafond noir du ciel, elles avaient préparé un feu sur le sable, au creux de quelques galets. après être allées ramasser des brindilles.

Et Julie s'était chargée d'apporter des moules, des coques, des crevettes, des praires qu'elles firent griller sur le feu sur des brochettes en bois. C'était si bon ! Elles burent beaucoup, et sans doute plus que de raison.

Et soudain, Mauricette dit à Philomène :

- J'ai vu ton copain, il n'était pas tout seul !

Philomène se décomposa.

- Qu'est ce que tu veux dire ?

Mauricette avait poursuivi :

- J'ai vu William, ton William... Il n'était pas tout seul ! Il tenait une fille par le cou, et j'ai trouvé bizarre que ce ne soit pas toi !

Elle éclata de rire.

Philomène eut l'impression de sombrer dans un cauchemar.

- Tu dis n'importe quoi... Tu es jalouse ! Tout le monde sait que tu es jalouse... Hein les filles ?

Elle les regarda toutes les unes après les autres.

Elle ne récolta pas le soutien qu'elle escomptait, et les mots de Julie creusèrent encore un peu plus sa détresse :

- Oh, ce n'était pas la première fois !

Jacqueline eut l'air de trouver l'épisode très drôle, car au milieu d'un rire, elle enchaîna :

- et ça n'a pas l'air d'être une passade !

Mauricette ajouta :

- Oh ne fais pas comme si tu ne savais rien...

Philomène regarda ses amies une fois encore, et leurs visages déformés par les rires, à travers les courtes flammes du feu, comme si elle les voyait pour la première fois...

Elle savait bien, ou du moins pensait savoir que Mauricette avait toujours été secrètement amoureuse de William. Cela se voyait, mais tout le monde s'efforçait de faire comme si de rien n'était. Nul doute que les autres filles le savaient aussi... Mais c'était ainsi. William l'avait choisie, elle. Et ils étaient ensemble, partageant un petit appartement à Brest tous les deux depuis deux ans déjà.

Mais là... Ce qu'elle entendait... Les bouches de ses amies tordues sur ces mots qui lui retournaient le cœur... Comment était-ce possible ?

Philomène se leva et décida que ses vacances étaient finies.

Elle serra son gilet sur son cœur refroidi et marcha dans le sable aussi vite que sa fatigue et sa détresse le lui permirent, en direction du camping. Partir, elle n'avait plus que cet objectif en tête. S'empressez de refaire ses valises, et partir, loin de ce cauchemar et de celles qu'elle croyait ses amies... Elle les entendait rire sur la plage, et l'appeler pour qu'elle revienne :

- Philo, reviens, enfin, c'est pas si grave ! C'était la voix de Mauricette et les autres riaient...

Une fois au camping, elle réveilla le patron du camping ; le chien aboya, sans doute plus par habitude que par hostilité car il ne grogna pas quand elle entra, expliquant brièvement qu'elle souhaitait régler son dû sur le champ car une urgence l'obligeait à prendre le départ tôt le lendemain matin.

Le responsable du camping s'exécuta. Elle lui demanda alors s'il n'avait pas un petit coin à lui louer pour le reste de la nuit : elle n'avait plus de lieu où dormir, il était à peine minuit, elle était fatiguée, elle le réglerait aussi sur le champ... Il dut sentir la détresse de Philomène car il ne dit rien, la conduisit dans un petit bungalow contigu à son cabanon, et la quitta. C'était petit mais propre, Philomène n'avait rien besoin de plus : elle s'écroula sur le petit lit une place, et sombra dans le sommeil.

Ce furent les éclats du jour jouant sur ses paupières closes qui la réveillèrent. Hébétée, elle se demanda une fraction de seconde ce qu'elle faisait là mais les événements malheureux de la nuit lui revinrent bientôt en mémoire... Un léger mal de crâne lui confirmait que cette fichue soirée sur la plage avait bien été réelle.

Elle s'empressa de se lever, redressa le lit du petit logement, s'empara de sa valise et partit.

Elle voulait rentrer à Brest par le premier train... Mais pour cela, il lui fallait se rendre à Quimper, et elle n'avait pas de voiture. C'est Margot qui était venue la chercher à la gare, à l'aller... Qu'à cela ne tienne, elle ferait du stop ! Elle n'en avait jamais fait, mais après tout, il y avait un début à tout, non ? Elle refusa de penser au pire, et s'installa avec détermination au bord de la route. Elle savait qu'elle était à la sortie d'un petit village, qu'il était tôt encore ; mais après tout, des gens qui se rendaient à la grande ville, à 25 km de là, ça devait avoir lieu tout le temps. Alors, il ne lui restait plus qu'à patienter un peu. Elle s'assit sur sa valise et tendit un bras déterminé, pouce déployé, en direction de la route.

Elle ne tarda pas à voir une petite voiture rouge s'arrêter et se garer non loin d'elle.

Elle aurait presque été heureuse d'avoir réussi si vite à franchir cette première étape si les événements qui se rappelaient à elle n'avaient pas été si funestes à son esprit.

Elle s'ébroua, souleva sa valise et se dirigea vers le véhicule. Une jeune femme brune d'à peu près son âge, queue de cheval et lunettes de soleil sur les yeux y était au volant, et lui souriait déjà.

Elle posa sa valise à l'arrière du véhicule et s'installa à l'avant, tout en bouclant sa ceinture de sécurité.

Elle n'avait guère envie de parler, et espérait qu'elle n'y serait pas obligée.

Heureusement, la jeune femme, au volant, semblait volubile et décidée à parler pour deux :

- Vous êtes matinale ! Vous avez de la chance de me trouver, à cette heure-ci ! 7h, c'est tôt ! Vous auriez sans doute attendu un peu avant votre première voiture, si je n'étais pas passée par là !.. C'est ma mère qui me prête sa voiture : je vais prendre le train à Quimper ! Elle s'y fera déposer plus tard dans la journée par un voisin pour la récupérer, qu'elle m'a dit, et moi ça m'arrange, parce que je retrouve mon amoureux et nous partons trois jours à Brest ! Oh, ce que je suis contente, et mon William qu'a tout organisé, je suis contente... Elle continuait sans doute à pérorer, mais Philomène, plongée dans ses pensées, ne l'écoutait que d'une oreille.

Elle acquiesçait parfois de la tête, plongée dans ses pensées, l'autre parlait sans cesse, qu'est ce qu'elle était bavarde ! Tant mieux, ça l'arrangeait...

- Où je vous dépose, au fait ? Je parle, je parle, mais dans tout ça, j'en oublie de vous demander où vous allez...

Philomène sortit de ses pensées :

- Oh, je vais aussi à la gare, donc c'est parfait pour moi.

Elle n'avait aucune envie de lui dire qu'elle prendrait le même train qu'elle ; le temps qu'elle se rende au guichet pour y modifier son billet-retour et s'assurer qu'il restait de la place dans ce train, elle espérait bien se débarrasser de la jeune fille qui aurait eu le temps de s'y installer... Elle n'avait qu'une envie : se retrouver seule, pour ruminer son chagrin..

Elles arrivaient enfin. Devant la gare, Philomène signifia à la conductrice :

- Ici, ce sera très bien.

La jeune femme brune manœuvra, stoppa son véhicule, Philomène sortit du véhicule et remercia celle qui avait eu la gentillesse de la conduire, tout en récupérant sa valise.

Elle lui adressa un rapide :

- Bonne continuation, et bon voyage ! et se dirigea vers le guichet.

Il devait être environ 8 heures. Pour une journée d'été, c'est tôt, 8 heures... A cette heure-ci, le hall de gare était presque désert. Elle n'attendit pas longtemps pour se voir octroyer un nouveau billet qui lui permettrait de prendre le train qui devait quitter la gare 15 minutes plus tard.

Et c'est là, en montant sur le marche-pied pour se hisser dans le wagon qu'elle l'avait vu... Quel choc !

Elle voulait rentrer à Brest, vite, mais certainement pas par ce train-là...

Malgré elle, ses yeux basculèrent et se posèrent sur la fille qui était assise à côté de lui, et qui semblait si proche de lui... Stupeur : elle reconnut... la fille à la voiture rouge, la fille qui venait de la conduire à la gare, la fille qui l'avait prise en auto-stop ! Elle reçut l'information comme un nouveau coup de poignard.

Elle se sentait cernée...

Chargée de sa valise, elle fit volte face, croisa un quart de seconde le regard de William et courut en direction de la route nationale.